

LE MIRACLE

DU 16 SEPTEMBRE 1877

IV

M. Edouard Guerrier, juge de paix à Beaune, avait épousé, il y a environ quinze ans, une femme des plus chrétiennes, Mlle Justine Biver. Mlle Biver appartenait à une très-honorable famille. Son père est un médecin distingué. Ses deux frères occupaient dans l'industrie des positions considérables. L'un d'eux est directeur-général de la compagnie de Saint-Gobain ; l'autre est directeur des célèbres manufactures de glaces de Saint-Gobain et de Chauny.

Dieu avait béni cette union. Trois enfants étaient successivement venus au monde, tous bien portants, tous heureusement doués. Ces trois enfants grandissaient en âge, en taille et en sagesse, sous le regard et les soins maternels. Mme Guerrier les élevait elle-même, leur apprenant les lettres humaines, et, avant tout, l'amour des pauvres et la science de Dieu.

Ainsi s'écoulèrent onze années de bonheur non interrompu. Onze ans de bonheur sans interruption, c'est bien court et c'est bien long !... C'est bien court ! car les jours de félicité s'enfuient si rapides, qu'ils semblent ne durer qu'un instant. C'est bien long ! car il est rare qu'un tel espace de temps, en cette vallée de larmes, ne soit pas traversé çà et là de douleurs et de catastrophes.

En 1874, cet horizon si pur s'assombrit tout à coup. La santé de Mme Guerrier s'altéra rapidement. A la suite de violents maux de tête, de syncopes fréquentes, et d'un affaiblissement progressif, un état général de paralysie atteignit successivement les organes les plus importants. L'épine dorsale perdit toute force ; les jambes refusèrent tout service ; la vue se troubla et s'obscurcit. Mme Guerrier ne pouvait se tenir assise sur son lit, et était obligée d'être toujours couchée. La partie inférieure du corps finit par tomber dans un état d'insensibilité absolue : non-seulement les pieds et les jambes étaient incapables de faire aucun mouvement, mais, si on les piquait ou les pinçait, la malade ne le sentait même point.

Plusieurs fois, pendant ses longs évanouissements, on craignit un trépas soudain. La mort frappait à la porte, et déjà le deuil était entré dans cette maison, naguère si rayonnante de joie et si heureuse.

Impuissante à continuer l'éducation de ses enfants et à suivre leurs leçons, la pauvre mère n'assistait qu'à leurs entretiens avec Dieu. Réunis autour de son lit, elle les entendait prier chaque soir et chaque matin, et demander sa guérison.

V

La maladie durait depuis environ deux ans : 1876 était arrivé. Alice, la fille aînée, allait faire, le 2 avril, sa première communion. Et ce grand jour, en lequel l'enfant devait recevoir son Dieu, était la constante préoccupation de cette mère chrétienne. Elle y pensait pour sa fille, et aussi un peu pour elle-même. Il lui semblait impossible qu'en venant prendre possession du cœur de son enfant, le Sauveur miséricordieux n'apportât point quelque soulagement à ses propres maux, et ne laissât en la maison quelque royal témoignage de sa visite et de son séjour. N'avait-il pas, jadis, entrant dans la demeure de Simon Pierre, ordonné à la belle-mère malade de se lever et de les servir ?

« J'en suis certaine, disait Mme Guerrier, je me lèverai et je marcherai ce jour-là. »

Le 2 avril, Alice reçut pour la première fois le corps de Jésus-Christ ; et le soir, un diner cordial, auquel était convié le prêtre qui avait préparé la jeune fille, réunissait quelques membres de la famille. Mais nul changement ne s'était opéré dans l'état de la mère... Et sa place allait rester vide comme elle l'était depuis quinze mois, lorsque—au moment où l'on se mettait à table—Mme Guerrier, retrouvant tout à coup ses forces disparues, se fit habiller, et vint s'asseoir au milieu des convives, stupéfaits de joie et d'étonnement. La vue était claire et nette ; l'épine dorsale avait recouvré son jeu naturel ; les jambes portaient le corps comme au temps d'autrefois.

Le prêtre entonna le cantique d'actions de grâces, auquel chacun répondit : tous comprirent que Celui qui, le matin, s'était donné lui-même au banquet divin, était invisiblement présent aux agapes du soir.

Durant la nuit, le sommeil fut doux et profond.

Mais le lendemain, hélas ! quand Mme Guerrier voulut quitter son lit, ses jambes sans force lui refusèrent tout service. Elles étaient retombées dans leur état d'inertie.

VI

Était-ce donc un rêve ou une illusion que cette soirée de la veille, où elle avait, en pleine santé, fait elle-même les honneurs de la maison et fêté le plus beau jour qui se fut encore levé pour sa fille ? Était-ce un effet de volonté ou d'imagination, un effet nerveux, comme disent parfois les médecins ? Non, non ! ne le croyez point.

Le Maître de la vie et de la mort, de la santé et de la maladie, avait disposé toutes choses pour qu'il fût impossible de méconnaître sa main et d'attribuer à la nature ce que sa grâce avait fait.

Le jour de la première communion de la fille, il n'avait point voulu tromper l'espérance et la

foi de la mère ; et, la touchant invisiblement de son doigt, il lui avait commandé de servir les convives, comme il le fit jadis pour la belle-mère de Simon Pierre. Mais, après avoir montré de la sorte, par un acte de sa puissance, qu'il était le Dispensateur Souverain, il voulut faire comprendre que, pour un but caché et connu de lui seul, son dessein était qu'elle portât encore le poids de l'épreuve. Et, afin de bien marquer que c'était lui-même qui avait passé, en même temps qu'il ordonna à l'infirmité de reprendre les jambes, il commanda à la maladie de quitter la partie supérieure du corps. Les intolérables douleurs de tête ne revinrent plus, les syncopes disparurent, et la vue demeura claire et nette.

Combien il avait raison, le Centenier de l'Évangile, lorsque, essayant d'exprimer la soumission de la nature à la toute-puissance du Sauveur, il empruntait sa comparaison à la soudaine et ponctuelle obéissance de la discipline militaire. « Je n'ai qu'à dire : Va-t-en ! à l'un des soldats qui sont sous mes ordres, pour qu'il s'en aille. Qu'à un autre je dise : Viens ! et il vient. De même à mon serviteur : Fais ceci, et il le fait... »

Ainsi avait commandé Jésus dans une maison de la ville française de Beaune, de même qu'il avait autrefois commandé en la cité juive de Capharnaüm.

Comme un chef qui fait mouvoir ses soldats d'après un plan de bataille que les soldats ignorent, il avait dit à la maladie : « Va-t-en. » Il avait dit : « Viens ! » Il avait dit : Fais ceci. Et tout, à sa parole, s'était aussitôt accompli.

Pourquoi ? pour quelle raison, après cette guérison totale, cette rechute partielle ? Quel était le but mystérieux que Jésus poursuivait de la sorte ? il était seul à le savoir ; et sans doute, si on lui eût posé au sujet de cette femme une telle question, il eût répondu comme il le fit à l'occasion de l'aveugle-né :

« S'il en est ainsi, c'est pour que la gloire de Dieu éclate en sa personne. »

Est-il besoin d'ajouter, qu'à partir de ce jour-là, la résignation de Mme Guerrier, déjà très-grande, devint plus grande encore. Son âme, ainsi que son corps, avait reçu une grâce d'en haut. Les ténèbres qui lui cachèrent le visage de ses enfants, de son mari, de tous ceux qu'elle aimait, avaient disparu sous un souffle du ciel, et, quoique toujours étendue en son lit, et toute infirme, elle était dans la joie.

VII

Depuis le commencement de sa maladie, elle n'avait point eu le bonheur d'embrasser ses vieux parents. Elle demeurait à Beaune, dans la Côte-d'Or. Son père et sa mère habitaient Saint-Gobain, dans le département de l'Aisne. Cent quarante lieues séparent ces deux villes. Or, le bon Dr Biver était alors dans sa quarante-deuxième année, et tout voyage lui était difficile. Sa fille désirait ardemment le revoir. Depuis avril jusqu'en septembre, ce désir grandit dans son cœur.

Vainement on lui objecta qu'elle était malaisément transportable, qu'un trajet si fatigant pourrait la précipiter dans une pire situation ; toutes ces considérations furent moins fortes que le besoin filial d'aller presser en ses bras la mère qui l'avait nourrie de son lait, le vieillard qui l'avait bercée sur ses genoux quand elle était tout enfant.

On fit donc l'imprudence de partir. Ainsi que les médecins l'avaient prévu, le voyage amena une aggravation considérable dans les souffrances de Mme Guerrier. La maladie en vint au point qu'il lui fut impossible, même après quelques semaines de repos, de reprendre le chemin de fer et de retourner à Beaune. Le moindre mouvement, comme, par exemple, lorsqu'on essayait de la transporter d'une pièce dans une autre, produisait en elle une sorte de vertige et les crises les plus pénibles.

La conséquence d'un tel état, en de telles circonstances, était le brisement même de la famille. Ses fonctions de juge de paix obligeaient le mari d'habiter Beaune : les infrangibles liens de l'infirmité retenaient l'épouse à Saint-Gobain. Mme Guerrier avait demandé à avoir ses enfants auprès d'elle. Toutes les huit ou dix semaines, le magistrat faisait, entre deux audiences, un voyage de cent quarante lieues, afin de passer quelques rapides journées auprès de ceux qui étaient toute sa vie.

Environ un an s'écoula ainsi. On était à l'affût d'un instant de mieux pour se hasarder à reconduire la malade chez elle, dans la Côte-d'Or ; mais ce mieux n'arrivait point, et, tout au contraire, la paralysie commençait à gagner le bras gauche.

L'expérience de l'aller rendait très-alarmanche la tentative du retour.

VIII

Dans le courant du mois d'août dernier, M. Guerrier, se trouvant à Saint-Gobain, désolé comme toujours de cette situation sans issue, sa femme lui dit :

« Mon ami, je veux faire le pèlerinage de Lourdes. Et j'y guérirai. Il faut que tu m'y conduises. »

Cette parole effraya fortement le mari. Les perspectives les plus inquiétantes se présentèrent d'elles-mêmes à son esprit. Il combattit vivement une idée qui lui semblait pouvoir amener les résultats les plus funestes.

« Ma chère femme, lui répondit-il, tu me demandes l'impossible. Souviens-toi de ce qu'il nous en coûte pour avoir, il y a onze mois, cédé à ton désir, et nous être risqués à faire le voyage de Beaune à Saint-Gobain. Songe que, depuis lors, tu ne peux pas même être transportée au

jardin et rouler, pendant quelques pas, dans une chaise longue. Et tu veux maintenant t'aventurer à traverser toute la France, et aller dans un pays où nous ne connaissons personne, avec la belle chance de ne pouvoir en revenir ! N'y pense point, mon amie. Ce serait tenter Dieu et se jeter dans des hasards insensés. »

— Je suis certaine que je serai guérie à Lourdes, reprenait Mme Guerrier. Je veux y aller. »

C'était la lutte de la raison ou du raisonnement, contre la foi et l'espérance. Énergique de part et d'autre, cette lutte dura plusieurs jours.

La foi de Mme Guerrier avait fini par ébranler ses deux frères, les directeurs de Saint-Gobain. Ils conseillèrent à M. Guerrier de céder ; et ce dernier, de guerre lasse, en arriva à se laisser arracher son consentement. Muni du certificat du médecin, constatant l'état de sa femme, il demanda au ministre un congé de quelques semaines pour la conduire dans les Pyrénées.

Le voyage fut définitivement résolu en principe le samedi 8 septembre, en la fête de la Nativité.

Que de prières ils adressèrent tous ensemble ce jour-là à Notre-Dame de Lourdes, dans cette matinée où son grand serviteur, le curé Peyramale, quittait la terre et entrait dans ce pays de toute vérité où les pervers reçoivent leur châtiement, et où les justes sont couronnés de puissance et de gloire.

M. Guerrier, cependant, était assez préoccupé de se trouver, en cas de fâcheuses éventualités, dans une ville étrangère où il n'avait ni aide ni soutien, sans autres services que les soins mercenaires et indifférents que l'on rencontre dans les hôtels.

« Que je voudrais, répétait-il souvent, avoir là-bas quelqu'un qui put nous guider un peu ! Je suis effrayé de cet inconnu. »

C'était le 10 ou le 11 septembre.

A cette date, M. l'abbé Poindron, curé de Saint-Gobain, qui les visitait fréquemment, apprit, par un journal, la mort de Mgr Peyramale ; et, dans le récit de ses derniers instants, il remarqua le nom de M. l'abbé Martignon, l'ancien curé d'Alger dont nous avons parlé au commencement de cette histoire. Il se rendit aussitôt auprès de Mme Guerrier.

« Vous aurez quelqu'un à Lourdes pour vous recevoir et vous guider, dit-il à son mari. Je connais M. l'abbé Martignon et je vais lui écrire pour vous annoncer et vous recommander à ses bons soins. Télégraphiez-lui en route l'heure de votre arrivée. Il sera prévenu. »

Le moment précis du redoutable départ fut dès lors arrêté, et fixé au jour le plus proche, au mercredi 12 septembre. Il fut décidé qu'on s'arrêterait un jour à Paris pour se reposer, et qu'ensuite le voyage, si c'était possible, se ferait tout d'un trait jusqu'à Lourdes. La compagnie du chemin de fer reçut l'ordre de tenir prêt un wagon-lit.

C'était un grand émoi dans cette famille. Mme Guerrier avait une confiance absolue en sa prochaine guérison. Ses frères, entraînés par sa foi, espéraient avec elle. Le mari, tout en cédant à la volonté de sa femme, était plein de crainte. Il voyait les difficultés matérielles, tandis qu'elle semblait ne pas même y penser. Elle regardait les possibilités divines : il regardait les probabilités humaines.

Habitué à n'entendre sortir des lèvres de leur mère que des paroles de vérité, et inclinés d'ailleurs, comme on l'est surtout à cet âge, à croire aisément à la réalisation de leurs desirs, les enfants se réjouissaient à l'avance.

« Oui, oui, vous serez guérie, disait l'aînée. » Marie, la plus petite, qui ne se souvenait point d'avoir jamais vu sa mère autrement qu'infirme et dans son lit, s'écriait :

« Maman va nous revenir comme une autre maman. Et nous aurons une maman qui marche. »

— Et elle pourra nous prendre sur ses genoux, ajoutait Paul, qui avait eu souvent le cœur serré de ne point goûter ce bonheur.

D'autres fois ils s'attristaient de ce long voyage qui avait pour eux des proportions illimitées, de ces jours et de ces nuits où ils seraient si loin des baisers maternels :

« Mère, disaient-ils, pourrez-vous, de là-bas, nous envoyer votre bénédiction ? »

Rien n'est pénible comme les hésitations, les angoisses, les tiraillements divers qui précèdent une décision grave. On avait voulu en épargner au vieux père de Mme Guerrier, à M. Biver, les inutiles émotions et les ennuis. Ce fut seulement quand tout fut arrêté, sauf son consentement, que sa fille lui annonça le projet d'aller en ce sanctuaire lointain demander à la Mère de Dieu une guérison que la science des hommes avait été impuissante à opérer.

A cette nouvelle, devant ce suprême parti de quitter les moyens de la terre pour recourir à la puissance du Ciel, le vieux médecin fut profondément remué. Des larmes montèrent à ses yeux.

« Je consens à ce que vous voulez, » dit-il. Et, à l'heure du départ, il étendit sur sa fille ses mains vénérables et la bénit.

Le voyage fut pénible. A Paris on transporta, non sans de grandes difficultés, Mme Guerrier à l'appartement de son frère, M. Hector Biver.

Leur beau-frère, M. Louis Bonnel, professeur au lycée de Versailles, s'était rendu, tout anxieux, à leur rencontre.

« Je viens de m'informer si Henri Lasserre est à Lourdes, leur dit-il. Je l'ai connu autrefois, dans une réunion dont nous faisons tous deux partie. C'était un de mes amis. Voici une lettre pour lui. »

Et c'est ainsi que celui à qui Dieu fait aujourd'hui la grâce de raconter cette histoire, devait

se trouver plus tard amené à en apprendre tous les détails.

On se remit en route.

Malgré le courage de la malade, elle était tellement défaite au moment où le train entra en gare à Bordeaux, que le mari épouvanté n'osa pas aller plus loin et voulut absolument qu'elle prit encore un jour de repos.

IX

Le samedi 15 septembre, M. et Mme Guerrier arrivèrent à Lourdes. Le prêtre algérien auquel on les avait adressés, M. l'abbé Martignon, était à la gare pour les recevoir.

Il les avait attendus, dans la salle des voyageurs, en lisant son bréviaire et en pensant à cette dernière Neuvaine, en laquelle il avait, comme nous l'avons dit, concentré toutes ses espérances de guérison. Ayant pleinement foi qu'il avait au Ciel un ami et un intercesseur dans la personne du curé Peyramale, c'est-à-dire du prêtre que Notre-Dame de Lourdes elle-même avait choisi pour l'accomplissement de son œuvre, il lui semblait impossible que Dieu se refusât à la prière du fidèle Serviteur de sa Mère immaculée.

Il songeait à tous les malades que, depuis plusieurs années, il avait vu guérir à la Grotte. Il se disait que son tour était enfin venu, que le lendemain était le dernier jour de la Neuvaine, et que le Miracle, si longtemps demandé, allait enfin s'accomplir. Le temps passe vite en compagnie de l'espérance, et c'est ainsi que le bon chanoine avait patiemment attendu les deux voyageurs que nos lecteurs connaissent déjà, mais que lui-même ne connaissait pas encore.

L'abbé Martignon avait tout préparé. Louée à l'avance, une voiture large et commode stationnait dans la cour du chemin de fer. Deux hommes d'équipe y transportèrent la malade, et on se rendit à la maison meublée de Mme Détrouy, où l'abbé Martignon avait retenu une chambre.

Or, cette chambre était au premier ou au second étage, et l'état de Mme Guerrier réclamait, comme une absolue nécessité, un appartement au rez-de-chaussée. Le chanoine d'Alger avait été trop vaguement informé de la situation pour avoir songé à cela. Il était fort embarrassé.

« Ne vous tourmentez point, leur dit alors Mme Détrouy. Faites-vous conduire ici, tout à côté, chez M. Lavigne. Il aura peut-être une chambre telle que vous la désirez. »

M. Lavigne est propriétaire d'une belle maison, entourée d'arbustes et de fleurs. Par une porte verte à claire-voie, le parterre s'ouvre sur la rade route qui traverse Lourdes et en forme la principale rue. Cette habitation est située dans la partie inférieure de la ville, entre la cité et la gare.

L'excellent M. Lavigne, avec une bonne grâce parfaite, se mit à la disposition des pèlerins.

Et c'est ainsi que M. et Mme Guerrier, au lieu de descendre chez Mme Détrouy ou dans quelque hôtel, se trouvèrent installés à la maison Lavigne, au rez-de-chaussée, dans une grande salle, momentanément transformée en chambre à coucher, et donnant sur un jardin.

Oiseux en apparence, ces détails doivent avoir plus tard leur utilité ou leur importance, et contribuer pour une certaine part à la physiologie particulière des événements dont nous faisons le récit.

Ce fut dans cette salle que Mme Guerrier raconta à M. l'abbé Martignon ses longues souffrances, son infirmité persistante, et le ferme espoir qui l'avait amenée à Lourdes.

A l'énergie pleine de calme avec laquelle elle parlait de sa guérison, il comprit que cette confiance venait d'en haut. Mais à quel jour, à quelle heure, en quel lieu, en quelles circonstances s'accomplirait cette guérison ? c'était à l'Esprit de Dieu, qui souffle où il veut, à le déterminer.

Il lui dit quelques mots de la Neuvaine, l'engageant à s'y associer, lui offrant même de substituer ses intentions aux siennes... On s'entretint des bienfaits sans nombre de Notre-Dame de Lourdes, du souvenir de Mgr Peyramale.

Après un assez long repos on se rendit à la Grotte. M. Guerrier prit avec lui deux domestiques d'emprunt pour l'aider à descendre Mme Guerrier de voiture et à la transporter aux pieds de la statue de Marie. Il était environ cinq heures.

C'est là que nous eûmes l'honneur de la voir pour la première fois. M. Guerrier nous remit la lettre de son beau-frère, M. Louis Bonnel, et nous connûmes de la sorte les douleurs de cette famille.

La prière de Mme Guerrier fut ardente et recueillie. Immobile et fixe comme dans l'extase, son regard ne quittait point l'image matérielle de la Vierge invisible apparue jadis en ces lieux, et que, de si loin, elle venait invoquer. Tout, dans l'aspect de sa physiologie, dans l'élevation de ses mains jointes, exprimait l'espérance et la foi.

(La suite au prochain numéro.)

AVIS AUX DAMES.

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vautours, de toutes couleurs ; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai ; Gants nettoyés et teints noirs seulement.

J. H. LEBLANC. Atelier : 547, rue Craig